Un point de vue anthropologique

__Jacques Généreux__ avait déjà accepté d'évoquer dans le Contre Pied 21, le risque de « mutations anthropologiques » qu'il pressent dans notre société (« la dissociété »). Il vient d'achever un ouvrage sur le « socialisme » [1] qu'il veut refonder. Il nous parle ici d'éducation, de l'enfant qui grandit, de l'homme, de la société, de ce qui les lie.*

●●●

La compétition est-elle un instinct naturel ?

L'être humain est une chose complexe, issue d'une longue évolution qui a laissé des traces importantes. Il n'est ni le compétiteur agressif, ni le rival systématique « naturels » décrits dans certains discours, ni le coopérateur né, altruiste et toujours sociable avec ses contemporains, il participe des deux. Il y a très certainement un instinct d'agressivité qui participe à la compétition, qui contrairement à ce qu'on l'on croit, n'est pas un instinct d'agression mais un instinct de défense. Cela explique certaines prédispositions qui accompagnent la compétition et qu'on peut repérer dans la chimie même du cerveau.

C'est le produit d'un processus qui nous à préparés à la survie. Dans le même temps et contrairement aux autres espèces animales où il y a des prédispositions naturelles contraires qui se sont développées pour juguler cette agressivité (parce que l'agressivité contre un prédateur c'est bien mais quand elle s'applique à sa propre espèce, à son propre groupe, ça peut devenir catastrophique), l'espèce humaine se distingue. Comme l'explique J.-M. Pelt, grand biologiste, l'homme, qui n'a ni la griffe ni la dent du prédateur et qui est désarmé n'a pas développé une régulation naturelle. Il s'est doté d'un mode de régulation sociale de son agressivité. C'est important de comprendre cela. Le type d'évolution humaine a fait que nous nous sommes spécialisés, nous nous sommes adaptés durant notre évolution, non à un éco système unique et particulier pour le maîtriser, y être le plus fort mais à des éco systèmes variés et différents, complexes. En nous spécialisant dans la communication avec autrui, dans l'échange, l'action collective, non « naturelle », nous avons développé des rites et des modes d'organisation sociale, des aptitudes à la coopération, à une vie commune très sophistiqués. Cela nous a donné les moyens de refouler l'agressivité interne au groupe, au travers d'un processus social. Par l'organisation humaine de la coopération, de l'échange, du don, j'insiste sur cet aspect dans mon livre mais surtout par la ritualisation humaine de la compétition, de la rivalité, nous nous sommes dotés de moyens de réguler notre agressivité, d'apprendre à détourner l'instinct d'agressivité qui est destructeur mais qui participe aussi au développement normal de l'être singulier.

●●●

Paradoxalement, entrer en compétition est-ce une façon d'entrer en relation, voire un mode de coopération ?

Dit comme çà, de façon un peu triviale, oui, entrer en compétition peut être un moyen de développer la coopération. L'exemple des jeux enfantins, que j'appelle la compétition ludique est éclairante et classique. Ils se disputent les mêmes jouets, se mettent en « compétition ». Alors on s'aperçoit, dans cette entrée en compétition sans rituel, sans code, sans présence ni intervention d'adultes, qu'il y a très vite, ce que René Girard, [2] appelle un effet dominant/dominé. Quelques enfants parmi les plus forts et les plus délurés s'accaparent tous les jouets et laissent des miettes aux autres. Les enfants perdants vont alors décharger leur agressivité, leurs frustrations, non sur le ou les plus forts mais sur les plus faibles. Apparaissent ainsi dans les cours de récréation, dans les groupes d'enfants, des boucs émissaires, des souffre-douleur.

Mais comme nous sommes toujours dans une société humaine, on continue de considérer (pour combien de temps encore ?) qu'il faut des adultes en nombre et compétents pour encadrer ces activités et donc éduquer les enfants. **Les éducateurs, les professeurs d'EPS ont donc pour mission d'intervenir, de réguler ces formes spontanées de jeu, d'entrer dans ces pratiques, de les ritualiser en écartant la violence et l'exclusion, en permettant et organisant un défoulement nécessaire de l'agressivité, en lui donnant une forme civilisée, humainement acceptable**. Il s'agit de permettre à la fois l'épanouissement individuel par un déchargement bénéfique de l'agressivité, et un bénéfice collectif en soudant le groupe. Tous les jeux de balle, du football au ballon prisonnier, qui organisent la conquête ritualisée d'un même objet merveilleux, participent à ce processus civilisateur. Au départ et très naturellement, chacun veut entrer en possession du ballon et d'abord le garder pour lui. Hors de la présence de l'adulte, de l'éducateur, l'activité débouche très vite sur une bataille généralisée. L'entrée en jeu par le biais de l'adulte, de la règle, de la norme dans l'activité va permettre que l'agressivité se décharge, non par des coups, des agressions mais par des prouesses et produise même du plaisir chimique au niveau du cerveau. Entrer en possession de l'objet désiré est une véritable source de satisfaction. Mais très vite, avoir le ballon lasse. Il nous intoxique en quelque sorte, on s'en dégoûte et c'est le fait de pouvoir, dans le cadre de la règle, en être dépossédé qui relance l'intérêt du jeu, le désir de jouer encore. Le sens profond du jeu et de la compétition est là. Garder le ballon tue le jeu, l'intérêt n'est pas là. Que ferait le

* Professeur à Sciences PO, auteurs de nombreux ouvrages en économie et d'essais politiques,

1 Prochain ouvrage à paraître, Éditions du Seuil : *le socialisme néo moderne ou l'avenir de la liberté.*

2 philosophe contemporain

Retrouvez la totalité de l'interview sur le site de *Contre Pied*

dominant si plus personne n'était en mesure de lui convoiter le ballon, il s'ennuierait et l'objet merveilleux deviendrait banal. Le passionnant du jeu, de la compétition réglés, c'est le fait que systématiquement, je peux être dépossédé de l'objet convoité et qu'il faudra donc que je le reconquière ; c'est aussi qu'ils nous font entrer totalement dans le mouvement de la vie, dans ce mélange d'excitation, de satisfaction, de frustration qui réalimente le désir. Dans le jeu, les enfants découvrent que l'extraordinaire, ce n'est pas, en l'occurrence d'avoir le ballon mais de pouvoir, tous ensemble et simultanément, le convoiter, le posséder, le perdre, le reconquérir encore, c'est de courir tous derrière le même objet. Ce qui les comble de joie, ce n'est pas de posséder mais de jouer, c'est d'avoir, de perdre et risquer. Contrairement aux apparences et à certaines analyses, ce qui les anime, ce n'est pas d'être le gagnant, ils découvrent le bonheur de la relation organisée et ritualisée avec autrui. Ils comprennent que l'essentiel humain, c'est que l'objet convoité circule sans arrêt entre les joueurs. Ils savent très vite que si l'objet est accaparé, il n' y a plus de jeu, que jouer l'emporte sur gagner. La parabole, bien réelle du jeu, c'est ce que la compétition ludique peut avoir comme vertu de les faire entrer dans la socialisation, dans l'apprentissage fondamental et essentiel de la relation. Une compétition qui n'est pas seulement tendue vers la domination de l'autre peut être profondément satisfaisante. Cette compétition là n'est pas pour la possession, c'est une compétition pour la grandeur, pour l'honneur. On ne gagne pas pour la possession du trophée mais pour le sentiment de grandeur, de prééminence que cela procure. On est certes momentanément le plus fort, le plus malin mais ce trophée symbolique ne peut-être conservé, il doit être remis en jeu immédiatement sous peine d'éteindre la relation sociale. Le gagnant sait bien qu'il court le risque de perdre à la prochaine occasion de jeu. C'est « à charge de revanche », comme l'on dit. Quant au perdant, il accepte sa sous éminence parce qu'il la sait provisoire, momentanée. Il reconnait sa défaite volontiers car la frustration qu'il ressent n'est que l'envers de ce qui lui donne l'envie, le désir de recommencer à jouer et gagner à son tour. C'est une logique de l'honneur.

D. R.

Si la compétition n'est pas ritualisée, si le gain n'est pas remis en jeu et devient la source d'une accumulation de pouvoirs et de moyens supplémentaires pour encore plus gagner, alors on entre dans un processus pervers qui détruit la compétition, qui a besoin pour exister, d'égalité des chances. Si la compétition n'offre pas à chacun une chance raisonnable de pouvoir gagner, c'est alors un jeu de massacre !

●●●

Le sport de haut niveau, médiatisé, « financiarisé », échappe-t-il au processus évoqué dans la réponse précédente ?

La réponse est évidente, oui. Les sociétés humaines ont besoin, à cause des effets dévastateurs possibles de l'agressivité et de la compétition, d'utiliser le sport et le jeu pour détourner l'agressivité vers des modes d'expression symboliques, vers des objets de grandeur symbolique qui ne portent pas à conséquences sur la répartition des biens, sur l'organisation de la société humaine. Si on laisse la compétition se débrider dans des jeux qui débouchent sur l'accaparement de biens et de richesses, on est dans la perversion du jeu avec des conséquences sociales dramatiques en termes de justice et d'égalité. On a donc intérêt à ce que la compétition reste dans un espace essentiellement symbolique. Faire que notre instinct de compétition se déverse dans le champ social et économique est socialement dangereux et inefficace. La seule compétition qui vaille est celle pour la grandeur et l'honneur.
Pendant des dizaines de milliers d'années, plus sans doute, dans les micro sociétés de cueilleurs et de chasseurs, pour leur bien, le gagnant s'est contenté de la médaille, des honneurs, d'une éventuelle gratification sexuelle et c'est tout. Le sport moderne, du fait de l'argent devient une compétition entre des entreprises capitalistes en recherche du maximum de profits. Le « marché » des sportifs devient un marché d'un travail haut de gamme où on attire les meilleurs par la compétition salariale ; on sort dès-lors d'une compétition ludique qui a pour moi les plus grandes vertus humaines pour les raisons déjà évoquées.
Quand vous introduisez la maximation du bénéfice ou du salaire dans ce système, ça brouille les cartes et à ce moment là toutes les dérives sont possibles. La fin dès-lors justifie les moyens et vient contrarier l'expression de De Coubertin : « participer, plus que gagner » qui reste une vérité anthropologique fondamentale. L'appât du gain, l'obligation absolue de résultat, l'accumulation d'argent, bousculent la compétition ludique. Les clubs riches sont de plus en plus en situation de toujours gagner, de recruter les meilleurs. Ils se constituent des avantages cumulatifs qui vont totalement détruire la véritable compétition et la réduire à quelques grands clubs européens voire mondiaux. C'est ce qui différencie d'ailleurs le sport du vieux continent, de l'organisation du championnat américain où l'on redistribue le gain des compétitions dans un pot commun qui permet de redonner de l'égalité des chances ❑